

Quand la démocratie dégénère en bouffonnerie

On parle beaucoup des mésaventures de M. et Mme Fillon, mais la crise conjoncturelle gravissime que traverse la droite française, en réalité, révèle surtout la perte de substance démocratique de notre système politique. Ce scandale politico-financier somme toute assez banal (si ce n'est que le principal intéressé est un candidat majeur à l'élection présidentielle) ne nous a pas appris que les élus considéraient les deniers publics comme de l'argent de poche. On le savait déjà. Il n'a pas dévoilé, non plus, l'imbrication suspecte des pouvoirs politique, médiatique, judiciaire et financier. Le phénomène est connu, et aussi ancien que la démocratie formelle, suspendue aux rapports de forces des acteurs sociaux qui se saisissent de ses procédures comme on investit un champ de bataille.

Ce que montre cette crise, c'est l'inanité d'un système où tout est suspendu au sort d'un politicien transformé par les primaires en « deus ex machina ». Que ce champion s'effondre, et tout est fini. On peut comprendre la colère des électeurs de droite, frustrés d'une représentation digne de ce nom lors d'une compétition majeure. Mais ce danger systémique est la rançon d'un régime qui fait du scrutin présidentiel la clé de voûte des institutions. Si elle lâche, tout s'effondre. Depuis la fondation de la Vème République, la vie politique a été mise en orbite autour de l'élection suprême. La compétition élyséenne en constitue l'alpha et l'oméga. L'instauration du quinquennat a accentué cette tendance, en faisant dépendre l'issue des élections législatives du verdict présidentiel.

Ce dispositif institutionnel taillé sur mesure pour le général de Gaulle fonctionne désormais à rebours de son projet initial. Destiné à souder la nation autour d'un chef élu par le peuple, il dépossède ce dernier en dévitalisant le débat démocratique. Emmanuel Macron est à la fois le théoricien et le bénéficiaire de cette politique de la terre brûlée qui évacue scrupuleusement la politique (au sens noble du terme) du débat électoral. Complètement artificielle, calquée sur les tempos instantanés et les codes débilissants de la télévision, la personnalisation du scrutin relègue les programmes au second plan. Les candidats sont lancés sur le marché comme des savonnettes, la confrontation dégénère en coups tordus, l'obsession du « buzz » supprime le débat d'idées. Le résultat final, c'est qu'on a un cheval de cirque à la place d'un cheval de course.

On pointe à juste titre la vacuité de cette joute électorale, on peste contre la débilité de ce Barnum politicien, mais on oublie généralement de souligner l'américanisation qui en est la cause. Au lieu de confronter des projets incarnés par des forces sociales organisées, la compétition présidentielle met aux prises des compétiteurs sans envergure, des bateleurs rodés à la « com » qui font des moulinets avec leurs bras en débitant des banalités. Si les électeurs sont dépolitisés, inutile de se demander pourquoi ! La crise de la politique est entretenue par le débat politique lui-même, soigneusement vidé de sa substance par les professionnels du décervelage.

Cette dégénérescence de la démocratie en bouffonnerie est d'autant plus nocive qu'elle s'accompagne d'un autre phénomène. C'est l'emprise des milieux financiers sur les médias de masse, phénomène qui semble avoir désormais atteint son maximum historique ! Dans un pays où neuf milliardaires possèdent la quasi-totalité des organes de presse, la délibération démocratique est au mieux une illusion consolatrice, au pire une vaste fumisterie. Naïfs, nous croyons que nous choisissons nos dirigeants et que ce choix est transparent. Mais deux idées fausses ne feront jamais une idée vraie. Et ce qui est sûr, c'est que cette double illusion est indispensable à la perpétuation de l'oligarchie.

La promotion d'Emmanuel Macron sur les décombres d'un fillonisme faisandé illustre à merveille ce poids des structures. La candidature du père Noël des possédants ayant explosé en plein vol, la caste lui a aussitôt trouvé un substitut. L'insoutenable légèreté de ce candidat à programme variable tient lieu de boussole d'une élection dont le résultat est programmé d'avance. La mine réjouie du jeune banquier d'affaires, très fier d'avoir gagné deux millions d'euros en deux mois en montant une OPA pour Nestlé, orne les couvertures des magazines, M. Bourdin lui sert copieusement la soupe sur Bfm, et « Le Monde » fait sa campagne grâce aux 13 millions d'euros de subventions publiques. Tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes de l'oligarchie. Contrôlant les médias qui formatent l'opinion, elle préside à une foire d'empoigne électorale qui distraira le bon peuple et ne lui réservera aucune mauvaise surprise.

Bruno Guigue (<https://www.facebook.com/bruno.guigue.10>) | 3 MARS 2017 (<https://www.facebook.com/notes/bruno-guigue/quand-la-d%C3%A9mocratie-d%C3%A9g%C3%A9n%C3%A8re-en-bouffonnerie/1063508140461307>)

Source : Bruno Guigue (<https://www.facebook.com/bruno.guigue.10>)